

Trente tableaux de Paule Baillargeon

Robert Daudelin

Numéro 154, octobre–novembre 2011

Festival du nouveau cinéma 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2011). Compte rendu de [*Trente tableaux* de Paule Baillargeon]. *24 images*, (154), 13–13.

Trente tableaux de Paule Baillargeon

Actrice lumineuse dont le talent a si bien servi, entre autres, Denys Arcand, Gilles Groulx, Pierre Harel, Claude Jutra et, plus récemment, de manière toujours aussi remarquable, Catherine Martin pour *Trois temps après la mort d'Anna*, Paule Baillargeon a aussi une carrière de réalisatrice peu banale où fiction et documentaire alternent harmonieusement. Mais quelles que soient les qualités de ces réalisations, rien n'y annonçait le très beau et très original essai qu'elle vient de tourner à l'occasion d'un séjour de deux ans comme cinéaste invitée à l'Office national du film.

Trente tableaux se présente comme un collage éclaté à travers lequel la cinéaste se livre avec une franchise désarmante. Le projet est clairement annoncé dès le début du film : « J'ai 64 ans et je me souviens ». Mais ce récit autobiographique qui relève avec audace le défi de la première personne, le redoutable « je », brouille les pistes en brisant avec une belle audace la chronologie qu'on aurait pu y attendre. Si la cinéaste nous met en garde (« je ne peux pas réinventer ma vie »), c'est pour mieux nous associer à ce périlleux exercice d'introspection où la violence des souvenirs déterrés ne laisse aucune place à la nostalgie.

Le film est un aller-retour permanent dans le temps, dans un désordre qui obéit aux sentiments et aux émotions de Baillargeon dont

la voix nous tient lieu de guide. Le film nous transporte d'abord à l'année de ses 10 ans, année charnière (« mon année éternelle ») consignée en des dessins qui disent déjà ce qu'elle n'hésite pas à nommer « le cauchemar de ma vie ». Ce mouvement de pendule, qui très tôt impose sa justesse, s'articule autour de dessins de la cinéaste, qui souvent s'animent, de photos et de films de son enfance en Abitibi et de prises de vues plus récentes qui inscrivent le film dans un présent très concret : la grossesse et l'enfant aimé, le chien confident, le compagnon qui s'éloigne.

Autre année charnière : 27 ans, l'année de la colère qui éclate, de l'écriture comme exutoire. Occasion aussi pour la cinéaste d'ouvrir une parenthèse afin de parler de la place du dessin dans sa vie, du rôle thérapeutique de celui-ci pour faire échec au suicide et repousser l'idée toujours séduisante de la mort : ses propres dessins revivent grâce à la magie de l'animation et les patates de germer avec lyrisme.

Mais cet « éternel radotage » (ce sont les mots de la réalisatrice), qui assurément témoigne d'une douleur permanente, nous emmène très rapidement vers une réflexion sur la place de la femme dans notre société. Et cette femme, c'est d'abord la mère de la cinéaste, « la femme la plus chic de Val d'Or » : femme soumise, vivant dans l'ombre de son mari et au service de

ses enfants, jusqu'au jour où elle découvre sa révolte dans les pages de *The Feminine Mystique* de Betty Friedan. Et on comprend alors que c'est cette révolte de la mère qui est la source du premier film de Paule Baillargeon, *Anastasia oh ma chérie* (1976), comme du suivant, *La cuisine rouge* (1979), comme de son travail au théâtre, comme du choix de la majorité de ses rôles au cinéma.

Trente tableaux veut assurément exorciser les souvenirs trop lourds, et il y réussit bien. Mais il fait beaucoup plus que cela : dans l'éclatement lyrique de sa forme il devient un film d'espoir, un film qui dit avec beaucoup d'éloquence ce que les toutes premières réalisations de la cinéaste disaient avec une colère brouillonne : qu'elle est « une femme pour qui tout est possible, même l'impossible ».

Film féministe dans lequel ce terme, que d'aucuns voudraient bien qu'on oublie, retrouve toute sa force et toute sa pertinence parce que Paule Baillargeon l'investit de son expérience intime, sans craindre d'évoquer les turbulences nombreuses qui ont secoué sa vie. Film d'auteur aussi qui, au moment de faire un grand ménage, ne veut rien jeter et réussit à tout réutiliser pour nous parler avec émotion (et talent !) de ce qu'ont été les 64 premières années d'une vie bien remplie. – **Robert Daudelin**

**LE FILM**

Réalisé dans le cadre d'une résidence de deux ans à l'ONF, *Trente tableaux* est présenté en première mondiale.

LA RÉALISATRICE

Récipiendaire du prix Albert-Tessier en 2009, l'actrice et réalisatrice Paule Baillargeon est l'une des figures importantes du cinéma québécois.